

Les juifs sont encore là, dans chaque bracelet

Poèmes extrait de *La résistance des bijoux, Contre les géographies coloniales*, Ariella Aisha Azoulay aux éditions ROT BO KRIK

A la mort de son père, juif d'Oran naturalisé français puis israélien, Ariella Azoulay découvre dans un document que sa grand-mère portait le prénom de Aisha.

En deux récits mêlant autobiographie et théorie politique, l'autrice serpente entre les catalogues de bijoux, les photos trouvés et les collections d'objets pillés, pour déployer par fragments l'histoire de sa famille et mettre en parallèle les colonialismes français en Algérie et sioniste en Palestine. Entre ces projets impériaux, elle saisit bien des continuités, à commencer par la volonté obstinée de détruire l'enchevêtrement séculaire des mondes juifs, arabes et berbères, un entrelacs qu'elle revendique pour mieux le restaurer.



Pourquoi serait-il jusqu'à aujourd'hui nécessaire
de perpétuer notre exil de l'arabe,
de nous tenir éloignés de notre langue ancestrale ?
Dans l'intérêt de qui faudrait-il
tenir les Juifs à l'écart de leur langue,
l'arabe, oui leur langue,
de les en aliéner ?
Qu'advient-il de
L'islamophobie française
Quand les juifs français diront :
Ana min al ayound
et laisseront l'arabe
jaillir de leurs
cordes vocales¹ ?
Quand nos ancêtres furent exilés
De ce qui devint l'Espagne et le Portugal catholiques
et qu'ils arrivèrent en Afrique du Nord,
que ce soit au Maroc ou en Algéri,
ils faisaient corps avec leur version dialectale
de la langue espagnole
qu'on appelle la hakeita²
et se percevaient comme des *megorachim*,
soit, littéralement, des expulsés.
Ils apprirent de nouvelles langues,
Comme ils l'avaient toujours fait,
mais n'abandonnèrent pas leur langue ancestrale,
qui leur permettait de dire leur expérience,
de garder leurs secrets,
de transmettre leur sagesse
et leurs traditions religieuses,
tout cela sans avoir à chanter les louanges
de ceux qui les avaient expulsés
ni à mentir à leurs descendants
sur ce qui leur est arrivé.
Dans ces langues vers lesquelles nous avons été exilés,
que nous avons apprises
comme si elles nous étaient natales,
nous étions nés pour répéter,
à la première personne du singulier

I


comme à la première personne du pluriel,
les récits des colonisateurs
sur ce qui nous avait été fait.
Pourquoi devrions-nous faire endosser
les intérêts de ceux qui se démènent
à nous maintenir exilés
de notre langue judéo-arabe ?
Pourquoi ne pas interroger
la nature de cette langue française
qui fut donné à des enfants,
les exilant ainsi eux et elles-mêmes
loin de leurs ancêtres ?
Leurs ancêtres furent privés du pouvoir
de doter leurs enfants
de quelques souvenirs secrets
sur la nature de cet exil,
des souvenirs qui auraient pu nous préserver,
nous, leurs enfants,
de naître comme déjà réconciliés
dans,
par,
avec
nos langues maternelles imposées,
ces avatars coloniaux
qui encore nous entourent.

1. Almog Behar, « Ana min al yahoud », Tel-Aviv, Haaretz, 28 avril 2005, nouvelle traduite en anglais par Vivian Eden et disponible en ligne : <https://www.haaretz.com/1.4852446>, dernière consultation le 20-03-2023.
2. Provient de la racine arabe (HKY), qui signifie « discours », « parole », <https://www.jewishlanguages.org/hakeita>

Il est temps de le dire clairement,
pour enfin changer de langage :
c'est la colonisation
qui a déraciné les juives et les Juifs algériens
et les a forcés à partir.
Disons-le autrement :
les Juives et les Juifs n'auraient pas disparu d'Algérie
si la colonisation n'avait pas cherché
dès le départ
à les arracher à leur culture,
à imposer une binarité lisible
opposant Européens et Musulmans.

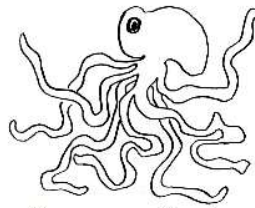
Leur disparition n'est pourtant pas totale,
comme la colonisation l'aurait souhaité
pour soutenir son fantasme judéo-chrétien.
Même après 1962,
grâce aux bijoux qu'ils avaient confectionnés,
les Juifs sont encore là,
dans ces bijoux
gardés et intimement portés
par les Algériennes comme
un héritage précieux.

Mon père ne voulait clairement pas
que l'on sache le nom arabe de sa mère,
notre grand-mère.
Au début, j'étais moins préoccupée par le fait
qu'il ait gardé un secret.
J'étais plutôt enthousiasmée par ce trésor retrouvé
- maintenant mien.
Non pas un trésor à posséder,
mais plutôt à être
- moi, Aïcha.
Non plus définie
uniquement par le prénom
qui m'avait été attribué à la naissance,
dans la colonie sioniste en Palestine
où je suis née,
quand le reste de notre famille
ne pouvait plus rester en Algérie.
Mon père ne m'a pas dit non plus
que leur maison littéralement touchait
la belle mosquée du Pacha,
et que parmi les premiers chants qu'il ait écoutés,
il y avait la voix du muezzin.



Ce n'était pas un crime
que mon père cachait dans sa valise,
mais plutôt ce que les Français
avaient rendu contradictoire
- le nom musulman
de sa mère juive.

Pour nous joindre, nous proposer un texte ou être informé.es de nos discussions mensuelles, contactez-nous à editions-communes-brochures@proton.me. Vous pouvez aussi retrouver nos autres textes sur le site communesbrochures.noblogs.org



· Communes Brochures ·